supérieures, je mets une sorte d'orgueil à être stupide." Ceci devait lui être difficile.

On n'a pas plus d'esprit et un esprit plus pénétrant ni mieux servi par une langue exquise. Les *mots* abondent fins, brillants, inattendus, et après les plus jolis : " Je vous jette cela en passant, dit-elle, ne le ramassez pas si cela ne vous plaît pas." En vérité, elle mérite ce que lui écrivait une amie française : " Que de grâce ne mettez-vous pas à tout ce que vous faites, à tout ce que vous pensez, à tout ce que vous devinez même !" Et ces épanchements sans restriction dans le cœur et dans l'oreille de cette sœur, qui est son guide et sa conscience, révèlent une nature féminine des plus intéressantes. Que de jolies anecdotes et de charmants croquis ! Comment choisir ? Voici Mme Augereau qui va épouser M. de Saint Aldegonde; c'est un délicieux pastel à la plume. Voici Mme Apponyi " pleurant de vraies larmes brûlantes, parce qu'elle ne peut pas ouvrir son cœur comme à Rome, et dont la manie est d'adorer et d'être adorée ; ceci vient de sa nature vraiment douce et aimante ; elle a le cœur vraiment brisé parce que les Français ne l'aiment pas et qu'elle ne peut pas les aimer. Son erreur est de confondre la diplomatie avec le sentiment, et de croire qu'on va se précipiter dans ses bras pour ses beaux yeux." Quelqu'un la compare à la princesse de Lieven, et prétend que ce sont deux animaux de la même espèce. " Du tout, répond Mme Alfred de Noailles ; ce n'est pas la même classe ; l'une mangera l'autre et fera un mauvais repas." On voit Lieven broyant les os de la douce Apponyi.

A côté de toute cette chronique mondaine se trouvent des pages qui témoignent d'une parfaite intelligence des affaires et des événements politiques. Entre deux comptes-rendus d'opéra, on rencontre ces lignes datées de novembre 1827 : " Les choses sont dans un état étrange ici. Reste à voir si Villèle aura le courage de faire face à l'orage et si les ministres s'assureront une majorité dans la Chambre ; s'il y avait quelqu'un de prêt pour le remplacer, quelqu'un à qui la France pût dire : quand il sortira, entrez, tout serait dit pour lui ; mais il n'en est rien, et il sera sauvé parce qu'il n'y a pas de remplaçant !"

Les sentiments exprimés par lady Granville à la mort de Canning et le jugement qu'elle porte sur l'illustre homme d'Etat, sont une belle page d'histoire honorable pour celle qui l'a écrite comme pour celui qui l'a méritée. On sait que le duc de Wellington succéda comme premier ministre à Canning ; lorsque, l'année suivante, les partisans des idées de ce dernier se retirèrent sous la conduite de M. Huskisson, lord Granville donna sa démission d'ambassadeur, et lord Stuart de Rothesay revint à Paris. A son tour, il céda de nouveau la place à son prédécesseur en 1830, quand lord Grey devint premier ministre, et jusqu'en 1840, à l'exception de quelques semaines pendant la première administration de sir Robert Peel, lord Granville garda sa haute situation à Paris.

VII

La correspondance de lady Granville ne renferme aucun détail sur la révolution de 1830. A son retour, elle trouve la nouvelle dynastie établie et la nouvelle société très divisée ; mais Paris, malgré les retraites, les absences, les bouderies et les résistances, est toujours Paris : les Anglais affluent et les Français renaissent chaque jour de leurs cendres. Les uns restent, les autres s'en vont, le bon peuple de Paris pille l'archevêché en février 1831, et beaucoup d'esprits sont au noir. Mme Apponyi est désespérée de la profanation et du scandale.

Lady Granville assiste à une séance de la Chambre des députés. " Odilon Barrot parle remarquablement bien ; il a une belle physionomie déterminée, une belle voix, une attitude autoritaire sous une enveloppe vulgaire. Benjamin Delessert a l'air d'un fermier anglais très grand et très gros. La Fayette a, par excellence, les façons, le ton, la voix de la bonne compagnie, s'appuie sur le bord de la tribune et parle aux députés comme nous dirions : " Etiez-vous à l'Opéra hier soir, monsieur un tel ? " Sébastiani a très bien parlé, sa voix est claire comme un son de cloche, et la solennité de ses manières ne fait pas mal pour une attitude ministérielle. Les compliments à l'Angleterre ont été exprimés avec force et chaleur. On a discuté la loi électorale avec la véhémence et la pétulance enfantine qui préside encore à leurs débats. Ils courent, ils sonnent, il se chamaillent, ils s'injurient, et s'il vous plaît d'assister à cette scène, venez vous asseoir dans une charmante tribune où l'on est aussi parfaitement confortable que dans une loge à l'Opéra."

" Quelle résurrection de toute une époque ! Quel défilé de tous les noms dont la jeunesse de ceux d'aujourd'hui a été bercée! Auguste de Morny *né Hortense*, un charmant dandy, domestiqué chez les Flahaut ; Walewski, sans éclat, poli, ayant l'air d'étudier ses lauriers sans en être le moins du monde enivré. Vous croyez peut-être qu'il est très beau ? Non, ma chère ; c'est un grand garçon pâle, sans animation, mais il est à la mode, et l'étoile de Cradock pâlit devant la sienne." Un passage entre mille : " Je reviens de la réception de Casimir Périer. Le salon était encombré. Beaucoup d'ultras ; ils considèrent son élévation au ministère comme un triomphe sur l'extrême gauche, dont La Fayette et Odilon Barrot sont les chefs." Supprimons ces deux noms (qui, par parenthèse, seraient bien réactionnaires aujour-